

**trigon-film**

présente

# LA CHARGE

TERET

Un film de Ognjen Glavonić  
Serbie, 2018



## Dossier de presse

**DISTRIBUTION**  
trigon-film

**CONTACT MÉDIAS**  
Florence Michel  
romandie@trigon-film.org  
Tél. 076 431 43 15

**MATÉRIEL PHOTO** [www.trigon-film.org](http://www.trigon-film.org)

**Sortie Suisse romande: le 29 mai 2019**

## FICHE TECHNIQUE

Scénario & réalisation	Ognjen Glavonić
Montage	Jelena Maksimović
Directrice de la photographie	Tatjana Krstevski
Design sonore	Jakov Munižaba
Mixage	Gilles Bénardeau
Décors	Zorana Petrov
Costumes	Maja Mirkovic
Production	Non-Aligned Films, Pančevo – Serbie
Pays	Serbie
Année	2018
Durée	98 minutes
Langue/sous-titres	serbe f/d

## INTERPRÈTES

Vlada	Leon Lučev
Paja	Pavle Čemerikić
Milica	Tamara Krcunović
Ivan	Ivan Lučev

## FESTIVALS

**Cannes 2018**, Quinzaine des réalisateurs

**Sarajevo Film Festival**: Meilleur acteur (Léon Lučev)

**Cottbus Film Festival of Young East European Cinema 2018**: Prix FIPRESCI

**Haifa International Film Festival 2018**: Fedeora Award, Best International Film / Golden Anchor Award, Best Film

**Marrakech International Film Festival 2018**: Best Director, Golden Star Best Feature Film

**Pingyao International Film Festival 2018**: Roberto Rossellini Awards, Best Director

**Sachalin International Film Festival 2018**: Special Jury Prize

**Trieste Film Festival 2019**: Cineuropa Prize Best Film

**Zagreb Film Festival 2018**: The Golden Pram Best Film

## SYNOPSIS

République fédérale de Yougoslavie, 1999. Tandis que l'OTAN bombarde tout le territoire depuis plusieurs semaines, Vlada, père de famille au chômage, est engagé par l'armée comme chauffeur de camion pour convoier des chargements top secrets entre la province séparatiste du Kosovo et Belgrade. Vlada ignore ce qu'il transporte mais lorsque sa tâche sera terminée, il devra rentrer chez lui et vivre avec la conséquence de ses actes.

## RÉSUMÉ DU FILM

Vlada, père de famille serbe qui travaillait en usine, a été licencié. Lorsque l'armée lui propose, contre bonne rémunération, des transports au volant d'un petit camion entre la province séparatiste du Kosovo et Belgrade, il accepte. Même s'il lui est interdit de savoir ce qu'il convoie sur les petites routes à travers son pays en guerre. Interdiction aussi de s'arrêter en chemin. Mot d'ordre: éviter à tout prix de se faire remarquer. Lorsque la cargaison arrive à destination, Vlada reçoit son salaire dans une enveloppe et repart avec le camion vide. Nous sommes en 1999 dans une République fédérale de Yougoslavie en guerre depuis 1991, que l'OTAN bombarde depuis plusieurs semaines en représailles aux atrocités commises au Kosovo.

Alors qu'il accomplit sa dernière mission, Vlada embarque Paja, un jeune homme qui fait du stop pour émigrer en Allemagne – lui rappelle son fils de 16 ans, qu'il ne voit pas beaucoup, pas plus que la mère de celui-ci. D'autres rencontres, au hasard, émailleront son trajet, comme ces enfants qui jouent parmi les monuments antifascistes érigés après la seconde guerre mondiale, les Serbes ayant subi les horreurs du nazisme. Le père de Vlada lui-même a combattu avec les partisans, son fils en garde précieusement les souvenirs au volant de ce camion infernal dont le chargement, dans les virages, fait un petit bruit obsédant.

Rentré chez lui, Vlada – comme tout son pays - devra vivre avec les conséquences de ses actes: ne s'est-il pas voilé la face, n'a-t-il pas collaboré à la terrible œuvre de mort? Comme l'a parfaitement relevé le magazine *Télérama*, «la force du film est de lever un tabou national horrible, à travers un homme à la fois lâche et humain, innocent et coupable, auquel on s'attache malgré nous. Parce qu'il nous ressemble peut-être dans sa manière de louvoyer, d'avoir mauvaise conscience, de subir sans réagir et d'agir à bon escient à d'autres moments, parce qu'il renvoie à l'éternelle question du „Qu'aurions-nous fait à sa place?“»

## BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR



### FILMOGRAPHIE

2018 TERET (*La charge*, fiction)

2016 DEPTH TWO (*Dubina Dva*, documentaire)

2014 ŽIVAN MAKES A PUNK FESTIVAL  
(documentaire)

Ognjen Glavonić est né en 1985 à Pančevo en Yougoslavie (actuelle Serbie). Ses courts métrages ont été sélectionnés dans plus d'une cinquantaine de festivals internationaux. *Živan Makes a Punk Festival* (2014), son premier long métrage documentaire, a été projeté en avant-première au Festival Cinéma du Réel à Paris avant d'être sélectionné notamment au Festival International du Film de Rotterdam et au Festival International du Film Indépendant de Lisbonne. Puis avec *Depth Two* (2016), le réalisateur a mené l'enquête sur la découverte, en 2001 dans la banlieue de Belgrade, de charniers datant de 1999, pour découvrir l'histoire gardée secrète de ces massacres de Kosovars par l'armée et la police serbes. Le documentaire a été présenté en première mondiale au Forum de la Berlinale et été récompensé par le Prix du Meilleur Film aux Festivals Dei Popoli (Italie), DokuFest (République du Kosovo), Message to Man (Russie), OpenCity Docs Fest (Londres), ZagrebDox (Croatie) et Kassel Dokfest (Allemagne).

Ognjen Glavonić est le fondateur du Festival du Film de Pančevo. *La Charge (Teret)* est son premier long métrage de fiction.

## LEON LUČEV, L'INTERPRÈTE PRINCIPAL

Né en 1970 à Šibenik en Croatie, Leon Lučev est acteur et producteur. Diplômé de l'Académie d'Art Dramatique, il rejoint la troupe du ITD Theatre. Entre 1997 et 2003, il joue sous la direction des plus grands metteurs en scène tels Tomi Janežič, Damir Zlatar Fray et Lukas Nola. Il travaille avec de nombreux réalisateurs de cinéma tels que Hans-Christian Schmid, la Bosnienne Jasmila Žbanić – pour laquelle il joue notamment dans *Grbavica* (2006), *Le Choix de Luna* (2008) et *Love Island* (2014) – Hrvoje Hribar, Srdan Golubović, Vinko Brešan, Lukas Nola, Angelina Jolie, Zrinko Ogresta, Branko Schmidt ou Janez Burger. De 2006 à 2014, il a également dirigé sa propre société de production, Živa produkcija. Ses films ont été récompensés à Pula, Berlin, Sundance, Sarajevo, Bruxelles, Los Angeles et Jérusalem.

## NOTES DU RÉALISATEUR SUR LE FILM

«J'avais 9 ans lorsque mon père est revenu de la guerre en Croatie. Je jouais au football sur le terrain devant notre bâtiment et sa silhouette en uniforme s'est dessinée dans le champ d'en face. Il a repris sa place dans la famille comme si de rien n'était. Il était l'un d'entre nous, une part d'un tout, sans l'ombre d'un doute. Lorsque sa mission de soldat s'est terminée, ce qu'il avait fait à la guerre n'avait aucune importance.

Depuis, je me suis interrogé. Je me suis imaginé des histoires reconstituant son parcours durant cette période. Bien plus tard, nous en avons parlé – et c'est seulement à ce moment-là que j'ai pu clore ce chapitre de ma vie et de celle de ma famille.

Persiste cette question: qu'y avait-il de si important à combattre, pour qu'il en abandonne ma mère, mon jeune frère et moi? Ce combat était-il donc plus important que sa famille... D'ailleurs contre quoi et qui exactement se battait-il?

Bien entendu, il n'existe pas de réponse simple à ces questions, et il nous faut apprendre à l'accepter. Avec ce film, je veux explorer des démons qui me hantent depuis longtemps, et également explorer les peurs et les angoisses qui ont grandi en moi.

*La charge* retrace l'histoire de Vlada, chômeur, à qui l'armée propose une mission bien rémunérée qu'il accepte malgré ses suspicions. Le film le suit au cours de cette journée durant laquelle il conduit un camion à travers la Serbie. Au cours, aussi, de son cheminement intérieur – dans une plongée métaphysique qui le confronte à lui-même et à la société dans un sombre moment de déchéance.

C'est de là que naît la tension du film: du sentiment d'angoisse lié à cette vérité que Vlada ne veut pas regarder mais qui peut surgir à tout moment, au détour d'un carrefour. La pression imposée au spectateur est celle que notre protagoniste génère et supporte.

C'est un homme ordinaire, qui ne sait pas changer le tracé de son chemin. Il ne veut pas être un héros, et finit par accepter la situation par facilité, par lâcheté. Ce sera son fardeau, le poids qu'il devra porter.

Le film ne se veut en aucun cas une tentative d'expliquer – et encore moins de justifier – les atrocités commises. La seule manière décente de traiter le sujet est selon moi factuelle. Les événements sont trop récents et leur envergure trop large pour pouvoir les appréhender selon toute leur complexité.

Cependant, ce qu'il est important de questionner, c'est la conscience humaine. La position de chacun, les hommes ordinaires, au sein d'événements qui les dépassent.

Des hommes qui n'étaient qu'un rouage de la machine. Vlada est juste l'un d'entre eux. Son intimité, ses doutes. Pas ses actions «héroïques» ni «maléfiques», pas ses retournements et sa catharsis. Un petit homme, piégé par un destin écrit par les hommes plus que par les Dieux, piégé surtout par le fait qu'il doive l'écrire lui-même. Dont les choix ne se font pas entre le bien et le mal, mais entre le moins mauvais de deux maux. Il prend la décision consciente de participer à un acte qu'il réprouve, et une fois engagé dans la mauvaise direction, il se retrouve bien au-delà que ce qu'il avait imaginé.

C'est seulement alors qu'il prend conscience des conséquences de ses actes, et du poids qu'il devra porter pour les années à venir – voire pour le reste de sa vie, et qu'il fera porter à sa famille. Je voudrais que ce film puisse constituer une base de réflexion pour ma génération, sa relation à l'Histoire de la Serbie et particulièrement la part la plus noire de cette Histoire, les faits dont personne ou presque ne souhaite parler.

En choisissant plus précisément de traiter d'un événement terrible de notre passé, un crime jamais évoqué ni compris, et toujours en partie inconnu dans mon pays, je souhaite prendre à bras-le-corps une responsabilité. Celle de la conscience de ce qui a été perpétré en notre nom, pour notre futur, dans le passé récent de la Serbie.



## ENTRETIEN AVEC OGNJEN GLAVONIĆ

**En restant centré sur un mystérieux chargement transporté à l'arrière d'un camion, *La charge* m'a fait penser au *Salaire de la peur* d'Henri-Georges Clouzot.**

J'ai également beaucoup aimé le remake américain *Sorcerer*, réalisé par William Friedkin. Peut-être que cela m'a effectivement influencé, car dès que j'ai commencé à travailler sur le film, il y a presque neuf ans, les gens y faisaient toujours référence. Mais je ne voulais pas que le public sache ce que le personnage transporte dans son camion. Certains pensent qu'il transporte des armes, d'autres imaginent une connexion à de sombres trafics. Je voulais que les spectateurs se posent la question aussi longtemps que possible.

**Même si on entend souvent des explosions en arrière-plan, Vlada, interprété par Leon Lučev, ne semble pas trop inquiet. Pourquoi est-il aussi indifférent?**

C'est basé sur ma propre mémoire. J'avais 14 ans lorsque les bombardements ont commencé et au bout d'une semaine, c'est devenu notre réalité quotidienne. La peur persiste jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'on ne peut rien y changer. Bien que le pays entier soit bombardé par l'OTAN, au Kosovo les forces de l'Etat serbe se battaient contre les séparatistes albanais et des civils se faisaient tuer en masse. Je voulais que le spectateur ressente cette guerre qui se déroule en arrière-plan et le danger qui peut surgir de toute part, à n'importe quel moment.

### **Pendant toute la durée du film, on quitte rarement l'intérieur du camion. Pourquoi?**

A l'exception des intrigues parallèles, je ne voulais pas quitter le personnage de Vlada. La caméra n'est jamais à l'extérieur; mais toujours dans la cabine, avec lui. Le camion est comme un cocon qui le protège du reste du monde, mais en même temps, il se retrouve seul face à ses pensées. Il est difficile de comprendre ce qui se passe réellement lorsqu'on n'a pas de perspective extérieure. Je ne voulais pas faire un film d'action. Je ne voulais pas avoir des centaines de plans et d'angles de caméra différents, car il était plus important de passer du temps avec lui, dans le bruit du camion, pour voir ce qu'il voit et sentir ce qu'il ressent. Le film est défini par deux mots: isolation et occupation. Quand il sort de la cabine du camion, il entre dans un territoire occupé par la guerre: les bombes, les coups de feu, le bruit mais aussi la peur et la paranoïa qui se sont réveillées chez les gens. Voilà pourquoi Vlada retourne toujours au camion.

### **Son long voyage est ponctué par de courtes rencontres...**

Je voulais montrer à quoi ressemblait mon pays à l'époque. Sans trop expliquer le contexte, donner des informations ni mettre en avant le côté dramatique. Je voulais montrer le cheminement intérieur métaphysique de mon personnage, mais également une société dans une période sombre de déclin. Ce devait être une histoire dans laquelle il finit par découvrir ce qu'il y a dans le camion, mais aussi quelques vérités sur lui-même en tant qu'être humain. Durant son voyage, il rencontre plusieurs personnages, mais j'étais particulièrement intéressé par les jeunes. Presque toutes les histoires secondaires concernent la jeune génération, et presque toujours sans obtenir un dénouement clair. Peut-être est-ce parce que j'étais moi aussi un adolescent à l'époque, et que j'avais l'impression qu'il n'y avait pas d'issue possible.

### **En montrant des bâtiments abandonnés ou des monuments oubliés de la Seconde Guerre mondiale, vous vous référez sans cesse au passé du pays. Pourquoi était-ce important pour vous?**

Parce que *La charge* porte principalement sur ce qu'une génération laisse à la suivante. Dans le film, j'évoque la génération précédente, ce qu'ils ont hérité de leurs parents, mais avant tout ce qu'ils nous ont laissé, à nous leurs enfants. La génération de mes parents a été élevée avec des histoires de lutte antifasciste, j'avais donc besoin de ces références: les cartes postales, les vieilles photos et les monuments. Ils replongent Vlada dans son enfance, dans l'ancienne Yougoslavie, dans la mémoire de son père.



Ma génération a hérité des histoires dont nos parents ne voulaient pas parler – des histoires qui n’ont jamais été racontées. Celles des ponts qu’ils ont brûlés, du sang qu’ils ont fait couler et de la responsabilité qu’ils n’ont pas voulu endosser. Je voulais donc peut-être pouvoir dire que dans un futur proche, les jeunes pourront enfin parler des choses que leurs parents n’ont pas pu leur dire.

**Vous avez mentionné le fait que vous travaillez sur le film depuis neuf ans. Qu’est-ce qui vous a pris si longtemps?**

L’écriture a été facile – c’est le financement qui a été plus problématique. Le script était terminé en 2012, mais dans mon pays (et dans toute la région d’ailleurs), les gens racontent peu ce genre d’histoire. Il y a beaucoup d’obstacles. Même si j’évoque des faits réels qui ont vraiment eu lieu, on ne m’a pas aidé. En fin de compte, j’ai dû trouver l’argent ailleurs, même si le film devait bien évidemment être tourné en Serbie, avec une équipe et des acteurs serbes. Voilà pourquoi cela a pris si longtemps. Entre temps, j’ai découvert tellement plus de choses sur ce crime que j’ai décidé en 2015 d’en faire un documentaire. *Depth Two* porte plus sur le contexte, l’organisation et le silence autour de la guerre – on y entend des témoins qui en parlent, on voit les lieux où les histoires se sont déroulées. Le documentaire a été montré à la Berlinale et m’a même aidé à terminer *La charge*. Nous avons fini par obtenir une petite aide du Centre de Cinéma Serbe.

**Qu’est-ce qui est, pour vous, le plus choquant dans ce crime?**

On ne peut pas être trop émotionnel quand on fait ce genre de film, car si on l’est, on finit par prendre parti et se censurer. On tente trop d’expliquer et ça n’est pas ce que je voulais faire. Ce qui m’a choqué c’est que dans mon pays, encore aujourd’hui, presque personne ne croit que ça s’est vraiment passé. Et beaucoup n’en ont même pas entendu parler – moi-même j’ai découvert tout cela dix ans après les événements. C’est sans doute ce qui me motive à en parler. Ce crime a aussi été méticuleusement organisé. Il a été commis par la police, les militaires et par les civils: c’était une énorme entreprise et beaucoup y ont trouvé un gain personnel, un appartement en ville ou beaucoup d’argent. Bien sûr il y avait aussi ceux qui ont eu peur de dire non et qui ne savaient pas dans quoi ils s’engageaient. Comme Vlada.

**Pourquoi avez-vous choisi Leon Lučev? Il n’a pas peur des sujets controversés, comme le prouve son film récent *The Miner*?**

J’ai choisi Leon après l’avoir vu interpréter des personnages très différents dans plusieurs bons films. Nous avons commencé à travailler ensemble trois ans avant le tournage, et

l'expérience qu'il a apportée non seulement à son personnage et au film, mais aussi sur le tournage a donné au jeune réalisateur que je suis un sentiment de sécurité. Grâce à lui, j'ai commencé à croire que peut-être tout irait bien en fin de compte.

**Vous parlez dans le film de Pančevo, le village où vous avez grandi. Pourquoi?**

Je ne connais pas personnellement de chauffeurs de Pančevo ayant commis de tels actes, mais l'idée, c'est que ça pouvait être n'importe qui, mon père ou le père de mon meilleur ami. C'était important pour moi de le rendre plus personnel. Il y a tant de choses de cette époque dont je me souviens. Toutes ces expériences et ces souvenirs d'enfance, ces peurs et ces rêves que je faisais me hantent toujours, et ils font partie du film.

Quiconque choisit de devenir réalisateur dans mon pays – ou n'importe quel autre pays sans une industrie du cinéma importante et prospère – décide de le faire par amour. Il n'y avait pas beaucoup de place pour le genre de cinéma que nous aimons, nous avons donc décidé de remplir ce vide en fondant un festival de cinéma à Pančevo avec Tatjana Krstevski, qui est la cheffe opératrice du film, et Stefan Ivančić, le producteur. La mission du festival est d'éduquer les jeunes, de leur offrir quelque chose de différent. Les gens naissent avec une grande curiosité, puis avec le temps, celle-ci est réduite et se limite à une zone de confort. Mais nous sommes toujours pleins d'enthousiasme, car sans cela, on ne va pas loin dans mon pays. Il est toujours facile de trouver des raisons pour ne pas faire les choses, et j'essaye de combattre cette logique. Il y a quelques années, j'ai fait le documentaire *Živan Makes a Punk Festival* autour d'un homme un peu fou qui voue son existence à l'organisation d'un festival dans son village. Il nous montre comment lutter et ne pas se laisser vaincre par un système comme le notre. Cela m'a beaucoup inspiré.

**DISTRIBUTION**

trigon-film  
Limmatauweg 9  
5408 Ennetbaden  
Tel. 056 430 12 30  
[www.trigon-film.org](http://www.trigon-film.org)  
[info@trigon-film.org](mailto:info@trigon-film.org)

**CONTACT MÉDIAS**

Florence Michel  
[romandie@trigon-film.org](mailto:romandie@trigon-film.org)  
Tél. 076 431 43 15

**MATÉRIEL PHOTO** [www.trigon-film.org](http://www.trigon-film.org)

**trigon-film**